

L'année des Français

Béatrice Chassé

Le 26 juillet 1758, la forteresse de Louisbourg tombait aux mains des Anglais, pour la seconde fois. Cette conquête allait être définitive et rendait les Britanniques maîtres du golfe. En fait, l'ennemi était maître non seulement du golfe, mais de tout l'océan.

À cette époque-là, les navires français devaient appareiller à la sauvette et quitter le port à la faveur de la nuit. Puis on profitait des brouillards et on zigzaguait pendant la traversée. On ne se gênait pas pour user de subterfuges avec les drapeaux. Un navire britannique était-il en vue? On hisait le pavillon anglais. Il faut ajouter que les ennemis ne se gênaient pas non plus pour jouer au même jeu de drapeaux. C'est dans ces circonstances que la frégate *L'Aigle* quittait les côtes françaises portant à son bord une division de soldats destinés à venir servir au Canada sous le général Montcalm. Au début du mois d'août 1758, *L'Aigle* faisait naufrage près de Mécatina sur la basse côte Nord. Les naufragés réussirent à gagner la terre ferme et à appareiller un vieux navire de l'endroit, lequel allait aussi faire

naufrage sur la pointe de l'île Saint-Barnabé.

Mgr Charles Guay dans sa *Chronique de Rimouski* publiée en 1873 fut le premier à faire le récit des péripéties de ces deux naufrages et des souffrances éprouvées par les rescapés. Recueillis par les habitants de Rimouski, les naufragés écrasèrent littéralement par leur nombre la petite population de cet endroit. L'auteur de la *Chronique* dit puiser dans les souvenirs gravés dans la mémoire des anciens

La région rimouskoise ne fut le théâtre d'aucune opération militaire pendant l'invasion des Britanniques en 1759, ou pendant «l'année des Anglais». Il est malheureux de constater que la période la plus sombre de notre histoire est plutôt associée à «l'année des Français», rescapés du naufrage de *L'Aigle*.

Le naufrage de *L'Aigle*

Ayant quitté Rochefort le 28 juin 1758, la frégate française *L'Aigle* portait à son bord trois cents recrues envoyées en renfort pour la défense du Canada. De plus, le navire transportait dans ses flancs de la farine, du lard, des fusils, des canons de fonte et de la poudre, de même que des souliers et de l'habillement pour les soldats. La frégate était accompagnée de neuf autres navires qui devaient aussi rendre à bon port des vivres et des munitions à destination de Québec. L'année 1758, l'année de Carillon, était loin d'être aussi glorieuse qu'on a pu le croire. Si la flotte n'arrivait pas à forcer les barages anglais, cela signifiait la famine et la catastrophe pour la population



La chute de Louisbourg vue par un caricaturiste anglais (*Nos racines, l'histoire vivante des Québécois*, chapitre 25, 1979, p. 481).

Rimouskois dont les ancêtres avaient été mêlés à cette tragédie. Cependant, Mgr Guay raconte comme un fait isolé un événement datant de 1758 et non de 1755, et qui se situe en pleine guerre de Sept Ans.

française du Canada. Après avoir quitté le port, les voiliers furent dispersés sur l'océan, au gré des vents et des vagues. Le 21 août, *L'Outarde* et le *Don-Royal* étaient rendus entre l'île Saint-Barnabé et l'île du Bic qui était un excellent point de mouillage et de ralliement. Mais *L'Aigle* manquait à l'appel...

Jean d'Olabaratz, le capitaine de *L'Aigle*, avait résisté aux vents de tempête sur l'océan, défié les glaciers du Labrador et pénétré dans le golfe par le détroit de Belle-Isle. Ce parcours était plus périlleux pour la navigation que la voie du sud, par le détroit de Cabot. Mais le capitaine avait préféré naviguer au nord plutôt que d'affronter les navires de guerre britanniques qui montaient la garde autour de Louisbourg. D'Olabaratz était passé maître dans l'art d'esquiver les combats navals ce qui, dans les circonstances, était sûrement une bonne tactique. Après avoir surmonté les périls de l'océan, *L'Aigle* était venu se fracasser sur les rochers près de Mécatina sur la côte Nord, à la suite d'un bête accident de navigation. D'Olabaratz en rejette toute la responsabilité sur son pilote qui lui aurait donné des informations erronées.

Les naufragés réussirent à gagner la côte à huit lieues de Mécatina. Quant à la cargaison, elle demeura enfermée dans les flancs du navire ou fut emportée par les vagues. La marée rejeta vers la côte des quarts de farine, ce qui permit aux rescapés de subsister. C'est l'intendant Bigot, par sa lettre du 5 octobre 1758, qui nous a laissé le meilleur récit du naufrage de *L'Aigle*. L'intendant a été mis au courant de la tragédie par un officier dépêché par d'Olabaratz, pour aller avertir les autorités coloniales. Cet officier était parti de Mécatina en chaloupe et était arrivé à Québec au moins un mois après la date du naufrage survenu le 5 août 1758.

Bigot s'empressa aussitôt de fréter un autre navire, *La Légère*, avec une cargaison de vivres, d'habillement et de souliers. Dépêché pour

secourir les naufragés de *L'Aigle*, ce chargement n'arriva jamais à destination. Par un vent de nord-est furieux, *La Légère* entra en collision avec le *Bien-Aimé* et les deux bâtiments furent une perte totale avant même d'avoir quitté Québec.

Il faut reconnaître qu'il y a eu une accumulation de malchances dans cette affaire. Cependant la sagesse populaire nous apprend qu'on ne peut empêcher les oiseaux de malheur de survoler notre tête, mais qu'on peut les empêcher de se faire un nid dans notre chevelure. Bigot lui-même écrivait dans sa lettre du 5 octobre 1758: «*Toutes nos affaires vont aussi mal par terre que par mer; il semble que c'est une décadence générale*». Il est évident que l'intendant ne s'incluait pas parmi les principaux artisans de cette décadence. L'historien Guy Frégault nous a laissé sa conclusion au sujet de cet administrateur: «*Était-ce sa faute? Franchement, non; c'était la faute d'un système dont lui-même n'était qu'un rouage et d'une politique à courte vue qui poussait l'inconséquence jusqu'à la stupidité*»¹. Les résultats de l'incompétence administrative alliés à toutes les malchances allaient retomber sur les épaules des anciens Rimouskois.

Pendant que l'on s'agitait à Québec autour des épaves de *La Légère* et du *Bien-Aimé* échouées sur les rochers, pendant que l'on pleurait la mort des onze marins projetés par-dessus bord au moment de la collision, les naufragés de *L'Aigle* avaient été laissés à eux-mêmes.

Les naufragés de l'île

Les naufragés réussirent à atteindre le poste du Gros-Mécatina qui abritait seulement quelques hommes. Ce poste était occupé par Jean Taché qui y faisait le commerce du sel et du poisson. Ce commerçant avait déjà possédé, en société avec d'autres négociants, un brigantin appelé le *Saint-Esprit*. Ce navire avait eu pour commandant Joannis d'Olabaratz, le père du capitaine Jean d'Olabaratz qui venait d'échouer son navire non loin du Gros-Mécatina.

Nous savons que le fils avait longtemps navigué avec son père sur le *Saint-Esprit*.

Le journal de Montcalm nous apprend que les rescapés de *L'Aigle* «*se sont mis alors en partie sur le bâtiment du poste [de Mécatina] avec quelques quarts de farine*». Pour la suite du récit, la chronique de Rimouski par Mgr Guay est, en plusieurs parties, aussi fidèle que le journal de Montcalm et la lettre de Bigot du 5 octobre 1758. Même que le général commet quelques erreurs; par exemple, il confond l'île du Bic avec l'île Saint-Barnabé. Tous les trois orthographient le nom de d'Olabaratz d'une façon bien fantaisiste. Pour Mgr Guay, il s'agit de M. de Loubarat; pour Montcalm et Bigot, de M. de Laubara.

Ayant réussi à remettre à flot le bâtiment du poste de Mécatina, les rescapés furent assaillis à la hauteur de Pointe-au-Père par des vents violents du nordet. Leur navire vint se fracasser sur la pointe de l'est de l'île Saint-Barnabé. L'endroit de ce second naufrage a conservé depuis le toponyme de l'anse au Senau. Les naufragés furent découverts au matin par l'ermite de l'île qui alluma un feu destiné à alerter la population de Rimouski.

On ne sait pas la date exacte du naufrage sur l'île Saint-Barnabé, mais on le situe à une période assez avancée de l'automne de 1758. Il y avait de la glace sur nos grèves, ce qui est confirmé par Montcalm qui craint fort de ne pas revoir ses recrues avant le printemps suivant. Comme la glace était mince, elle était insuffisante pour porter le poids des hommes, en même temps qu'elle rendait impossible le trajet des petites embarcations. Les naufragés, aidés par les habitants, furent obligés de traverser à pied sur la batture découverte à marée basse, avant d'être recueillis dans les maisons rimouskoises.

On n'a pas réussi, jusqu'à maintenant, à résoudre l'écheveau parmi les diverses appellations données par nos devanciers au navire

échoué dans l'anse au Senau. Bigot et Montcalm sont muets à ce sujet.

Pour Mgr Guay, ce navire serait un brigantin appelé *Le Saint-Esprit*. Pour Joseph-Charles Taché, ce serait *La Macrée*. Pour Marc Théorêt qui écrit la biographie de Jean d'Olabaratz, ce vaisseau aurait pour nom *Le Roi du Nord*. Pour tous, il s'agirait d'un petit navire d'une centaine de tonneaux, de type senau ou brigantin. Quant à moi, je «privilégie» l'appellation *Le Saint-Esprit*, à cause des liens qui ont existé entre Jean d'Olabaratz, Jean Taché, Mécatina et le navire de ce nom. Cette dernière version est appuyée par la tradition exprimée par Mgr Guay.

Bigot nous apprend que le nombre des naufragés de l'île se situait autour de deux cent cinquante, ce qui représente environ deux fois plus que le chiffre de la population totale de Rimouski à cette époque-là. L'intendant demande, ou plutôt il ordonne au capitaine d'Olabaratz «*de m'amener tout ce monde au moins jusqu'à Kamouraska*». Montcalm aussi bien que Bigot rapportent sèchement les étapes de cette catastrophe qui a laissé tellement de souvenirs pénibles chez les anciens Rimouskois.

L'épidémie de l'hiver 1758-1759

On a beaucoup vanté la charité des Rimouskois pour avoir secouru les naufragés de l'île. Sans aucun doute, nos ancêtres ont agi bien charitablement, mais ils n'avaient pas le choix. Ils étaient dans l'obligation d'héberger les militaires français. Cette même situation se retrouvait dans tout le pays. L'historien Jacques Lacoursière cite à ce sujet un mémoire de 1759: «*On leur a enlevé [aux Canadiens] une partie de leur subsistance; plusieurs ont été sans pain pendant trois mois; ils logent des troupes qui les incommodent*»³. Ces conditions d'existence étaient encore pires chez les Rimouskois à cause du nombre écrasant des soldats qu'ils ont dû accueillir dans leur petite localité.

Les malingres et les malades demeurèrent à Saint-Barnabé. Les hommes valides partirent aussitôt qu'ils purent trouver un moyen de transport, ordre de Montcalm. On ne sait comment ils ont pu quitter mais il est certain qu'ils n'avaient pas de souliers. Jean Doucet, natif de Xaintes, était rendu à Rivière-Ouelle en novembre, «*où il hiverna. Au printemps 1759, il montait à Québec pour le siège de cette ville*». «*Le 2 décembre 1758, avait lieu la sépulture de Dominique Videmand, canonnier du vaisseau L'Aigle, natif de Brieu en Bretagne*»⁵. Il était décédé à Saint-Roch-des-Aulnaies, dans la maison de Pierre Morin où il avait trouvé refuge.

À Rimouski, tous les facteurs étaient réunis pour la propagation rapide d'une maladie comme le typhus. Cette peste était véhiculée par les hommes ayant vécu au contact des navires où régnaient des conditions d'hygiène exécrables. Nos ancêtres étaient déjà affaiblis par la famine qui sévissait depuis quelques mois. Les hommes manquaient pour le travail dans l'agriculture; deux ans auparavant, l'épidémie de l'hiver 1756 avait commencé à éclaircir les rangs de ce petit groupe isolé. À l'automne de 1758, le surcroît de travail occasionné par l'arrivée massive des rescapés porteurs du typhus vint achever de mettre tout le monde à bout de forces. Enfin, la promiscuité ne pouvait que favoriser la propagation d'une maladie aussi contagieuse que «les fièvres malignes».

Dans la famille Lepage, ce fut une véritable razzia. Cinq membres de cette famille étaient décédés pendant la contagion de l'hiver 1756. On ne peut savoir le nombre exact de ceux qui sont morts dans l'épidémie de l'hiver 1758-1759, à cause d'une lacune au registre de l'état civil. Cependant, il y a plusieurs noms des Lepage qu'on ne voit nulle part après 1757 et on présume qu'ils sont décédés dans cette tragédie. Dans la famille immédiate du seigneur, il ne restait que Louis, le futur Louis Lepage de Saint-Germain, comme

héritier mâle de la seigneurie. Il avait perdu ses deux frères et il était orphelin de père et de mère. L'héritier n'était âgé que de onze ans; il fallait donc lui trouver un tuteur. On choisit pour cet office Pierre Lepage, le fils de Pierre Lepage de Saint-Barnabé, le deuxième seigneur de Rimouski. En fait, on n'avait pas trop le choix. Le tuteur avait aussi perdu ses deux frères pendant les épidémies. Il prit le patronyme de Saint-Barnabé, comme son père, même s'il n'y avait pas droit. Pierre Lepage n'était que l'oncle, le tuteur.

Quand les vivres vinrent à manquer, d'Olabaratz dut réquisitionner de la nourriture chez les habitants. Pierre Lepage, le porteparole du groupe, n'eut rien de plus pressé que d'aller dans l'étable de Germain Lepage de Saint-Germain, le seigneur décédé. Le tuteur livra au commandant français un bœuf qui avait appartenu au seigneur défunt. On peut se questionner sur la valeur de cet animal, pendant une période de disette. La bête valait sûrement son pesant d'or. Pierre Lepage eut assez d'honnêteté pour en faire état lorsqu'il présenta son compte de tutelle. Quant à lui, il aurait été payé bien chichement, si jamais il l'a été. Bigot n'avait pas l'habitude de payer bien cher la viande de boucherie.

Il est difficile de préciser combien de personnes sont décédées pendant l'épidémie de 1758-1759. Le registre de l'état civil s'arrête le 5 juin 1758 pour ne reprendre que le 17 février 1760, et encore de façon très sporadique. C'est-à-dire que les sépultures de ces vingt mois n'ont jamais été enregistrées. Pendant la contagion de l'hiver de 1756, le Père Ambroise Rouillard avait assisté les mourants et inscrit fidèlement les entrées au registre comme il l'avait fait depuis 1724, c'est-à-dire depuis le début de son ministère à Rimouski. À l'automne de 1758, le Père Ambroise n'était pas là pour secourir ses amis. Nous apprenons par le journal du curé Récher de Québec que ce mission-

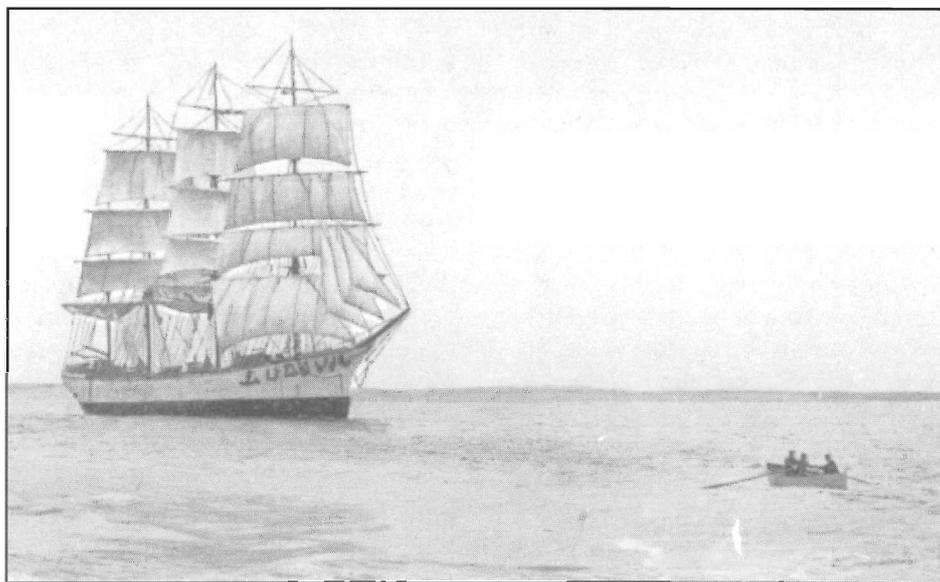
naire récollet avait été fait prisonnier par les Anglais et qu'il avait été amené à Gaspé. Le pasteur ne reviendra à Rimouski de façon régulière qu'à partir de 1761. Pendant l'absence du Père Rouillard, l'abbé Joseph Chesnot, qui avait été aumônier sur *L'Aigle*, a certainement prodigué les services religieux aux malades et à la population de Rimouski.

Au mois d'avril 1759, l'abbé Chesnot, «aumônier des vaisseaux de *Sa Majesté*», faisait une étape à Trois-Pistoles. Il a dû y résider quelque temps, puisqu'il s'intitulait «missionnaire actuel de la susdite paroisse». Le 26 avril, il baptisait Nicolas Leblond «fils légitime de Nicolas Leblon de Lisle d'Orléans et de Angélique Valentin de Québec». Le seigneur et la seigneuresse de Trois-Pistoles, Étienne Rioux et Véronique Lepage, agissaient comme parrain et marraine. Celle-ci était la fille de Pierre Lepage de Saint-Barnabé, le deuxième seigneur de Rimouski.

Au printemps de 1759, tous les soldats français avaient quitté la région rimouskoise, à la suite de l'ouverture de la navigation. Il est difficile d'ajouter foi au récit de Mgr Guay dans sa *Chronique*, rappelant l'impiété de M. de Condamin, premier lieutenant. Les événements rapportés par l'auteur de la chronique peuvent seulement faire connaître les souvenirs pénibles laissés dans la mémoire des anciens Rimouskois après le départ des soldats français. D'après l'auteur de la chronique:

De Condamin, homme très dur et sans principe religieux, ne voulut pas permettre qu'on mit en terre sainte les corps des malheureuses victimes du fléau. Il les faisait adosser au nord-est du Presbytère, qui renfermait le plus grand nombre des malades, tous assis en plusieurs lignes les uns près des autres. Comme il tomba peu de neige cet hiver, les paroissiens eurent sous les yeux ce triste spectacle jusqu'au printemps. [...] À trois reprises, il voulut sortir de la rivière Rimouski, et trois fois

son embarcation fut jetée sur la pointe. Comme il manifestait toute sa mauvaise humeur chez M. Pierre Lepage: «Ne voyez-vous pas, lui dit Madame Lepage, qu'il vous sera impossible d'aller plus loin tant que vos pauvres matelots seront ainsi exposés à la voirie? Ce sont eux qui vous retiennent». Sur-le-champ, Condamin fait creuser une large fosse et les y fait tous jeter. La marée suivante, il sortait facilement et faisait route vers Québec».



Carte postale illustrant un navire quatre-mâts près du Bic vers 1900.

L'invasion des Britanniques

Partout en Nouvelle-France, les hommes entre seize et soixante ans avaient été conscrits pour la défense du pays contre l'envahisseur anglais. Les miliciens devaient rejoindre les rangs des soldats réguliers. Tous savaient que la campagne de l'été 1759 serait très dure. Peu croyaient en la victoire finale.

Depuis quelque temps, des rumeurs circulaient sur les bords de l'estuaire, toutes plus effrayantes les unes que les autres. Des navires anglais avaient été aperçus à Gaspé. Ils s'approchaient de Mont-Louis... puis de Matane. Quel sort serait réservé aux riverains? L'année précédente, en 1758, après la conquête de

Louisbourg, les Anglais étaient descendus à Gaspé et ils avaient tout brûlé après avoir volé ce qui pouvait leur être utile. Ils avaient fait les mêmes dommages à Mont-Louis qui n'était pas tellement éloigné de Rimouski. Tous les riverains vivaient dans la crainte.

Quelques habitants descendaient sur la pointe de l'ouest de l'anse aux Coques où est aujourd'hui bâtie l'église de Sainte-Luce. Ils cherchaient à apercevoir au plus tôt les voiliers sortir de la brume. Le 22 mai, ils remontaient au galop avertir les

Rimouskois de l'imminence du danger. Trois jours plus tard, Montcalm ordonnait l'évacuation des habitants de la côte du Sud. Les femmes, les enfants, les vieillards de même que les bestiaux devaient se cacher à l'intérieur des bois. Nous supposons que les Rimouskois n'avaient pas attendu l'ordonnance de Montcalm.

Le 23 mai, une flotte de 14 navires était maintenant rendue au mouillage entre l'île du Bic et l'île Saint-Barnabé. Ce n'était que l'avant-garde commandée par l'amiral Philip Durell. D'autres navires suivront; la parade ne faisait que commencer. Dans son *Historical Journal*, John Knox qui accompagnait l'expédition se vante que les Anglais

réussirent à piéger les riverains en hissant le drapeau français. De cette façon, ils arrivèrent à s'emparer de plusieurs pilotes qui allèrent de bonne grâce aborder ces navires de guerre. L'historien Guy Frégault a effectué un décompte précis de tous les voiliers qui composaient la flotte d'invasion. Entre le 20 mai et le 20 juin, plus de 180 navires ont défilé sur l'estuaire, comprenant frégates, corvettes, transports de troupes, etc. Aux beaux jours de juin, on s'attendait à un débarquement des Anglais qui auraient tout brûlé et dévasté comme ils l'avaient fait l'année précédente à Gaspé et à Mont-Louis. Les Rimouskois ne le savaient pas à ce moment-là, mais le pire était derrière eux. Rien ne se produisit et la flotte continua de glisser lentement vers Québec. Wolfe, opérant la frégate *Richmond*, ignore les petits bourgs de l'estuaire. De Kamouraska à Mont-Louis, les populations ne furent pas touchées directement par les opérations de la guerre de Sept Ans. Tout ce que voulait Wolfe cette année-là, c'était le cœur de la Nouvelle-France et il entendait y parvenir avant l'automne.

Le nombre des Rimouskois

Lorsque Montcalm était passé en face de Rimouski, au mois de mai 1756, il avait inscrit dans son journal que la petite agglomération derrière l'île Saint-Barnabé comptait trente-six familles. En multipliant ce nombre par le chiffre très conservateur de 4,5 par famille, on obtient un total de 162 personnes. Par contre, les historiens Fortin et Lechasseur ont retracé seulement 72 personnes réparties dans seize familles pour l'année 1760⁷. Il y aurait eu une diminution de plus de la moitié entre 1756 et 1760.

On a rejeté bien promptement le chiffre de trente-six familles avancé par Montcalm, le croyant trop élevé. On a objecté à ce sujet que le général n'avait pas encore touché le sol d'Amérique et par conséquent, il ne pouvait pas être au

courant de la réalité canadienne. Cependant, nous avons pu constater la facilité avec laquelle on mettait les chaloupes à la mer pour aller à la rencontre des transatlantiques. Par le même moyen, on passait d'un navire à un autre. Montcalm nous apprend qu'au point de mouillage du Bic, son convoi avait fait la rencontre d'une goélette qui descendait de Québec pour se rendre à Louisbourg. On avait échangé des civilités et appris les dernières nouvelles. Et Montcalm d'ajouter : *«Il faut avoir été longtemps sur mer sans faire rencontre d'aucun bâtiment pour connoître le plaisir que l'on a d'en rencontrer de sa nation, et qui vous donne quelques nouvelles»*. Incidemment c'est à ce même endroit, au Bic, que les mariniers hissèrent le drapeau français; il n'y avait aucun risque de faire des rencontres indésirables pendant le reste du voyage... Pour toute la traversée de l'océan, le général avait voyagé en compagnie de Gabriel Pellegrin, capitaine du port de Québec. En somme, Montcalm avait ses informateurs avant d'avoir mis le pied à Québec.

Il faut considérer que, en 1756, Montcalm n'avait pu tenir compte des ravages d'une guerre et de deux épidémies.

Lors de la première épidémie, celle de l'hiver 1756, le registre avait été parfaitement tenu par le Père Rouillard. Entre le 20 janvier et le 3 avril 1756, on compte 12 décès. Cette première vague avait été beaucoup moins sévère que la seconde. On avait réussi assez bien à circonscrire les méfaits de la contagion.

Quant à la seconde épidémie, elle aurait été plus meurtrière. On ne peut pas connaître le chiffre exact des mortalités; il n'y avait plus personne pour tenir le registre. Tout ce nous apprenons à ce sujet nous vient de la tradition. Il est possible que la rumeur ait exagéré. Cependant si l'on considère tous les facteurs comme la famine, la promiscuité, l'extrême fatigue et l'arrivée des naufragés porteurs du typhus et deux fois plus nombreux que la population locale,

tout cela ne pouvait que produire des résultats catastrophiques.

Peu de Rimouskois sont morts durant la guerre de Sept Ans. Nous n'avons retracé que deux noms de miliciens tués pendant le siège de Québec. Il s'agit de Gabriel Côté et de Michel Ruest. Le premier était le fils de Pierre Côté et de Marie-Anne Lepage, fille de René Lepage le premier seigneur de Rimouski. Gabriel était décédé célibataire à l'âge de vingt-trois ans.

Quant à Michel Ruest, il était tombé sur les Plaines le 13 septembre 1759. Transporté à L'Hôpital-Général, il succombait douze jours plus tard. Fils d'Antoine Ruest et de Marie-Madeleine Dutremble (Desrosiers), il était décédé à l'âge de vingt-quatre ans. Son corps fut inhumé dans le cimetière de L'Hôpital-Général.

Le 17 février 1760 marquait le retour du Père Ambroise Rouillard à Rimouski, après un an et huit mois d'absence. Ce jour-là, le Père administrait le baptême à Michel, fils de Michel Ruest et de Marie-Vaillancourt. Louis et Marie-Madeleine Desrosiers agissaient comme parrain et marraine. L'enfant était le fils posthume du milicien tombé sur les Plaines en septembre 1759. Il fallait bien que la vie continue.

Notes

- 1 Guy Frégault, *François Bigot, administrateur français*, Montréal, Guérin, 1994, p. 234.
- 2 Voir le *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. V.
- 3 Jacques Lacoursière, *Histoire populaire du Québec*, Québec, Septentrion, 1995, vol. I, p. 293.
- 4 Cyprien Tanguay, *À travers les registres*, Montréal, Librairie Saint-Joseph, 1886, p. 167.
- 5 *Ibid.*, p. 168.
- 6 Charles Guay, *Chronique de Rimouski*, Québec, P.-G. Delisle, 1873-1874, p. 69 s.
- 7 Jean-Charles Fortin, Antonio Lechasseur et al., *Histoire du Bas-Saint-Laurent*, Québec, IQRC, 1993, p. 118.